

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 8

Artikel: N'effeuillez pas la marguerite
Autor: Rieux-Vausenne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194817>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vous ne croiriez pas que ma vieille sait très bien les arranger. Elle les fait dans un cassotton, vous savez, et pi elle met des braises sur le couvert, pour faire cuire dessus et dessous. C'est fameux, c'est un vrai régal ! Mais je vous dis, ça n'arrive pas souvent ; ce n'est que quand je peux l'apigeonner un peu et qu'elle est de bonne humeur.

— Eh bien, nous allons vous arranger cela au mieux, fait la dame, qui se souciait fort peu de ces détails sur le ménage des époux Grognoz.

— Elle est pardine bien aimable, bien avenante, cette dame. Dis donc, Favéy, elle n'est pas comme celles de par chez nous.

— C'est ce que je me disais déjà. D'ailleurs on verra ça en rentrant à la maison ; prépare-toi !... Elle va t'en donner du ramequien !

— Oh ! ne blague pas tant beau-frère, tu recevras ta savonnée comme moi !

Nos trois compagnons se gobergèrent à merveille, et arrosèrent abondamment le dîner. Tous le trouvèrent excellent.

— Eh bien ça va un peu mieux, fait Grognoz en déboutonnant le bas de son gilet... Mais je crois que c'est le moment d'aller. Madame, faites-nous vite le compte ; nous voulons donner un coup d'œil à cette exposition.

— Messieurs, ella va se fermer dans dix minutes.

— Taisez-vous !... C'est vrai que c'est tout de suite sept heures. Nous sommes fumés !

— Oh ! ces messieurs pourront néanmoins passer très agréablement leur soirée, ajouta la dame ; il y a concert à la cantine, éclairage électrique, beaucoup de monde, beaucoup d'entrain.

— Merci, Madame, on est bien content d'être un peu au courant. Ah ! il y a concert en musique ce soir ; eh bien va pour le concert !... Qu'en dites-vous vous deusse ? Qu'en dis-tu, beau-frère ?

— Mais tu sais bien qu'on est toujours d'accord.

Prends tes plus belles mélodies
Et tes plus beaux accords...

Et c'est en fredonnant ce beau chant patriotique que nos trois compagnons, l'œil brillant, la figure épanouie, quittèrent le buffet de la gare.

(A suivre).

Ceci entre nous.

— Eh ! c'est vous, cousine Julie ? que vous êtes pourtant gentille de venir me faire une visite !

— Oui, c'est moi ! Voyez, je n'y tenais plus ; il fallait absolument que je fisse une petite sortie. Etes-vous comme moi ? cette neige vous donne-t-elle aussi l'ennui ?... Je n'ai aucune idée d'avoir passé un hiver aussi désagréable. Les hommes ne font qu'aller et venir par les portes

sans seulement se donner la peine d'essuyer leurs socques, ce qui fait que la chambre a toujours l'air sale et en désordre !

Il n'y a que mon vieux qui ne m'apporte pas de neige, car il est trop frileux pour mettre le nez dehors ; mais je crois que c'est encore lui qui me va le plus sur les nerfs. Toute la journée il est là, appuyé contre le fourneau, et la pipe à la bouche. Cette fumée me remplit l'estomac ; et de voir cet homme toujours là, devant mes yeux, on ne saurait se figurer le noir que ça me donne !

Aussi j'ai pensé après midi : prends ton ouvrage et va un peu chez la cousine qui doit être seule, car son mari n'est pas toute la journée collé au fourneau, lui !

— Oh ! pour cela, ce n'est pas le mien qui m'ennuie par la maison ; il aime si tellement jouer aux cartes et bavarder que, sitôt hors de table, il retourne faire une partie. Je comprends bien qu'il ne se plaise guère avec moi, parce que tout ce qu'il me dit m'intéresse si peu que je ne lui réponds jamais rien, à lui qui ne peut pas rester la bouche fermée.

— Oui, il aime assez causer, le cousin ; ce n'est pas un vieux pottu comme le mien... A propos, pendant que j'y pense, et c'est aussi un peu ce qui m'a fait venir, avez-vous entendu parler de la Rosalie P. ?

— Eh bien ! non ; personne ne m'en a rien dit !

— Alors, si vous me promettez de n'en souffler mot à âme qui vive, je veux vous apprendre une chose qu'on m'a confiée en grand secret. Il paraît qu'elle va se remarier. Vous ne devineriez jamais avec qui, un vrai rien du tout !

— Est-ce possible ? est-ce qu'une femme qui en a tant vu avec son premier mari peut avoir l'idée d'en prendre un second ? Mais ces veuves sont toutes les mêmes ; elles ne sont pas plutôt tranquilles qu'elles meurent d'envie de se remettre la corde au cou... Il faut que la Rosalie ait perdu la tête ; elle est presque de notre âge et elle se remet à s'amouracher ! Ah ! ce n'est pas nous qui nous laisserions tenter par qui que ce soit si nous venions à perdre nos hommes, qu'en dites-vous, cousine ?

— Pour ce qui est de ça, personne ne pourrait me décider à dire « oui » une seconde fois !... Mais pour en revenir à cette Rosalie, croyez-vous qu'elle va faire parler les gens ! Et puis, cousine, ceci entre nous, s'il vous plaît, il y aura bientôt sur le tapis une autre histoire sur le compte de la fille à Jean-Louis !..

— Dites-moi vite ce qui en est ! Que vous êtes pourtant heureuse, vous savez toujours tous les nouveaux !

— Eh bien, la chose est encore un peu cachée ; je n'en ai entendu parler que par la grosse Louise. Personne ne le lui

avait dit, mais elle se doute de l'affaire et quand elle a quelque chose dans l'idée on peut être sûr qu'elle ne se trompe pas. Mais vous savez, cousine, il vaut mieux se taire pour le moment ; tout cela veut assez venir au jour.

— Mon té oui ; d'ailleurs on n'a que des désagréments pour le moindre mot qu'on prononce ; je l'ai bien vu avec ce que vous m'aviez raconté du garçon à la laitière. Il paraît que, sans penser à mal, j'ai eu le malheur de le répéter à quelqu'un qui s'est dépêché d'aller le redire à la mère. Depuis lors, elle ne me dit plus bonjour et regarde d'un autre côté lorsqu'elle me rencontre.

— A présent, il faut que je retourne à la maison ; c'est l'heure d'aller faire le café ; ce n'est pas que ça presse beaucoup, car l'ouvrage que font ces hommes ne peut pas leur donner bien de l'appétit.

Ah ! que le beau temps revienne vite ! il y a de quoi vous faire tomber malade de les voir toujours se croiser les bras et trainer leurs sabots par la maison... Au revoir, cousine, je me sauve, sans cela mon vieux serait dans le cas de me reprocher que je suis sortie pour bavarder : avec ces êtres on peut s'attendre à tout... Mais ceci entre nous ; pas un mot à qui que ce soit de ce que nous avons dit !

— Soyez sans crainte, cousine ; c'est comme si c'était enterré.

Nous venons de recevoir le joli morceau qu'on va lire et auquel nous accordons volontiers une place. On ne peut dire plus gentiment et sous une forme plus gracieuse, combien il est peu sage de vouloir aspirer au bonheur parfait et de ne pas savoir se contenter de peu, dans cette vie semée d'écueils et de déceptions.

N'effeuillez pas la marguerite.

N'effeuillez pas la marguerite,
Cela vous porterait malheur.

Un peu... Beaucoup... Passionnément... Pas du tout... Un peu !!

— Tu viens, passant, d'effeuiller une première marguerite ; tu viens d'interroger le mystérieux oracle... et, dis-moi, que t'a-t-il répondu ?

— « Un peu ! »

— Ah ! restes-en là, passant, si tu ne recherches que le vrai et tranquille bonheur. Restes-en là, n'interroge pas à nouveau, ne cueille pas une autre fleur, car, vois-tu, en amour aussi, le trop est l'ennemi du bien.

Un peu !.. Qu'as-tu donc à désirer de plus ?

Tu l'as prise, cette marguerite, ayant bien vu que dans sa couronne blanche un pétale manquait déjà, emporté par les premières caresses de la brise du matin, et que ce pétale absent était justement celui qui l'aurait répondu : « Beaucoup. »

Un peu !.. Qu'espères-tu donc trouver de mieux ? Et si, peut-être, ce n'est pas encore le bonheur rêvé, n'en est-ce pas, tout au

moins, la promesse et l'espérance? Après la brise du matin, le chaud soleil de midi viendra qui redonnera une nouvelle sève à cette fleur et lui rendra la feuille que tu convoites.

Mais, tu ne veux rien entendre. Midi est trop loin, selon toi, et tu exiges de la pauvre pâquerette une réponse immédiate, une réponse conforme à tes désirs impatients. Sois donc servi à souhait...

L'oracle a parlé encore... il a parlé et pour te dire, cette fois, le mot magique et décevant: « passionnément. »

Te voilà maintenant au comble de tes vœux. Le bonheur est à toi, complet, sans mélange. Tu le tiens avec cette petite feuille blanche qui tremble entre tes doigts... qui tremble en murmurant toujours le même mot, le mot décevant et magique: « passionnément. »

Oh! garde-le bien ton bonheur, car le destin veille...

Serre-la bien la petite feuille blanche, car... Mais c'en est fait déjà, l'orage a passé, emportant tout! Il ne te reste de ce bonheur de tout à l'heure que le souvenir et les regrets... Il ne te reste de la petite feuille blanche qu'un peu de pollen au bout des doigts.

Mais je t'entends... Tu espères bientôt retrouver ce que tu viens de perdre, n'est-ce pas? Hélas! ignores-tu donc que jamais la marguerite capricieuse ne se répète et que l'amour parti est à jamais perdu.

Où, va, effeuille, effeuille: « un peu, beaucoup... » Effeuille encore: « passionnément... » Effeuille toujours: « plus du tout »

M. RIEUX-VAUSENNE.

Salons fermés.

L'article intitulé *Caves et salons*, qui a paru dans notre précédent numéro, nous a valu, de la part d'un de nos lecteurs, cette spirituelle correspondance:

Des bords de la Lutrive, ce 18, II, 95.

Monsieur le Rédacteur,

Vous voudrez bien accorder une petite place dans vos colonnes à un jeune d'entre les fidèles lecteurs du *Conteur*.

Je viens de lire avec plaisir les lignes écrites il y a plus de 30 ans par un vigneron qui me fait l'effet d'avoir connu les petits travers de nos filles de Lavaux, aussi bien que les profondeurs de sa cave ou les recoins de son « boutelier », et certes ce n'est pas peu dire.

Malheureusement, ce plaisir est mêlé d'un peu de regret, en constatant que le côté faible, touché par la plume de son collaborateur, est encore, hélas! bien vulnérable, et que si ce bon vigneron vivait encore, il pourrait de nouveau rompre une lance contre le salon de sa chère épouse ou contre ceux de ses filles. Je me hâte d'ajouter que ce serait probablement en vain.

En effet, ce qui était vrai il y a 30 ans ne l'est pas moins en l'an de grâce 1895; et chacune de nos filles à marier croirait se manquer de respect si elle ne prouvait pas un amour sincère à son mari en lui apportant un ameublement de salon des plus luxueux. Cet ameublement, elle le disposera dans la pièce la

mieux située, que le soleil égayera de ses meilleurs rayons et qui devrait être la chambre de famille. Mais pas du tout. Le lendemain de la noce, les volets seront hermétiquement clos, et sur la porte, fermée à double tour, on lira ou on croira lire: *Entrée interdite*..

Le pauvre mari, s'il reçoit des amis le matin, n'aura pour ses hôtes d'autres ressources que la cave, car la chambre ordinaire ne sera probablement pas « faite ». Si c'est l'après-midi, la couturière ou une visite quelconque l'occuperont.

Quant à la cuisine, madame ne peut y tolérer la présence de personne, car un lavage fait la veille ne lui a pas permis de « poutzer » ses casseroles; et elle tient à son renom de bonne ménagère.

Si l'époux a osé timidement le mot de salon, l'épouse se redresse d'un air de reine offensée, et sur lequel il n'y a pas à se méprendre.

Et pourtant, ce que ce salon toujours fermé a coûté de soucis et de peines, sans compter les écus que le papa n'a donnés qu'à regret, et pour cause.... Mais ce que fille veut....

Le mois avant le mariage, la maman, la future et ses amies ont discuté et parlé toutes à la fois, de longues journées durant, pour savoir si les meubles seraient recouverts de satin ou de velours, s'ils seraient roses, amarante ou noirs. Enfin, après avoir penché pour le satin amarante pendant quatre mois, mademoiselle s'est décidée pour le velours noir.

Tout est en place... reposez en paix, meubles superbes, personne ne viendra troubler votre long sommeil; aucun fond de culotte ne ternira votre velours; le soleil aura beau lancer ses rayons les plus gais, ils ne seront reçus que par les volets soigneusement clos.

Si plus tard, dans une occasion extraordinaire, la maîtresse du logis fait le sacrifice d'ouvrir cette pièce, à l'entrée, on sent ce quelque chose de lourd qui nous oppresse, ce quelque chose d'indéfinissable que l'on ne peut comparer qu'à la sensation de froid qui nous saisit dans une chambre mortuaire.

Vous comprendrez, Monsieur le rédacteur, si l'on est content de descendre vers le guillon, et si la cave est gaie... C'est vrai qu'elle s'ouvre moins rarement que le salon.

Mais je termine. Je suis célibataire... pas encore endurci, et j'espère que ma femme, au lieu de luxe dont je n'ai cure, m'apportera, avec un caractère aimable, de quoi meubler la « belle chambre », comme l'on dit à Lavaux. Ces meubles seront utiles et simples, en même temps que coquets et de bon goût; et plus tard, je pourrai y faire entrer mes amis, qu'ils soient citadins ou campagnards, pour leur offrir un verre de 93.

Ainsi, à l'inverse de votre collaborateur d'il y a 30 ans, j'aurai plus de plaisir à monter qu'à descendre.

Là-dessus, je vous remercie et vous invite, Monsieur le rédacteur, à venir déguster le 95 dans la « belle chambre » où chacun aura son entrée... ou à la cave.

Un vigneron.

Tsau pou.

Coumeint Canari s'est met dè la tempeérance.

Canari étai coumeint bin dâi z'autro; l'avâi on gran dè sau dézo la leinga et l'étâi soveint assâiti, que c'étâi onna misère po sa fenna, kâ lo gaillâ fifâvè coumeint on perte et l'étâi pe soveint à la pinta qu'à l'ovradzo, que ma fâi laissivè tot sè demangueliounâ pè l'hotò. Sa fenna avâi bio lo réssi po ne pas tant bâirè, cein ne servessâi dè rein; mâ portant à la fin, po lâi fèrè pliési, s'arretâ on bocon, kâ l'amâvè gaillâ sa pernetta; mâ se restâvè dou dzo sein être bliet on étâi su que lo troisiémo sè reduisâi avoué onna trimbalâie dè sorta. Et quand sa fenna lâi reprozdizvè dè ne pas avâi mé dè caractéro, ye repondâi qu'on ne poivè pas dinsè sè tsandzi riche-raque, mâ que lâi faillâi allâ tsau pou, et l'est tot cein que savâi derè quand sè ramassâvè avoué onna bombardâie.

Onna né, tandi l'hivai, que l'avâi on bocon tserdzi, ne sè pas que l'allâ fourguenâ déveron lo poâi (le puits) iô lè lans que lo dévessont couvri étiont lavi; mâ tantîa que tseze dedein et que l'eût dè l'edbie tanquîè dézo lè tétets. Ma fâi l'eût bio barbottâ et dzevattâ, per lé âo fond, diabe lo pas que sè pu raveintâ solet. Adon ye sè met à ruâilâ, et sa fenna, que l'out, va vairè que y'avâi.

Cé poâi étâi on poâi qu'avâi on siau aô bet de 'na corda que s'einvortollhivè et sè dèseinvortollhivè à l'autro bet à n'on petit rebattè qu'on fasâi veri coumeint 'na mâola po fèrâ décheindrè et remontâ lo siau.

Quand la fenna fut quie, le virè la segnâola à rebou po fèrè décheindrè lo brotset, tot ein faseint onna salarda à se n'hommo et quand lo gaillâ cheint lo brotset et que s'est aguelhi dessus, sa fenna lo remontè dè cauquiès pi; mâ coumeint l'avâi se n'idée, le s'arrètè dè veri, laissè corrè la segnâola, et, pîaf! vouâiquâie mon Canari que fâ on échlierbottâie pè lo fond et lo vouâiquie remè à tricliâ et à ronnâ. La fenna, que rizâi dein sa barba, lo remontè on pou pe hiaut et lo fâ repliondzi onco on iadzo que ma fâ Canari sè fot ein colèrè ein la traiteint dè bedouma et ein lâi deseint dè fèrè atteinehon. Mâ la fennajlâi fâ qu'on ne poivè pas dinsè lo raveintâ riche-raque; mâ que l'ai faillâi allâ tsau pou, et après avâi einradzi onco on bocon, Canari a pu frou, que l'a z'u coâte